

laire caractérisait le despotisme fantasque développé en Russie par le déchainement du gouvernement absolu. A Pétrograd, à Moscou, dans les grands centres, le pied gauche du fonctionnaire, du gendarme, était paralysé par le code, les convenances, la civilisation, mais ailleurs de grosses bottes éperonnées piétinaient en toute liberté une dolente population courbée jusqu'à terre devant une casquette à cocarde. Un gouverneur, un commissaire de police, un garde champêtre, chaque fonctionnaire, dans son arrondissement, s'affirmait un petit tsar, un autocrate de banlieue. Que l'on imagine le classique Homais—un Homais russe—qui singerait, dans son enclos provincial, la silhouette d'Ivan le Terrible. La révolution n'a fait que pivoter vers la gauche ce primaire du droit divin, ce bolchevik de l'absolutisme. Elle l'a rendu à sa nature véritable, elle a ressuscité le "knoutteur" du servage qui, il y a un demi-siècle, échangeait un moujik contre un chien de chasse et, il y a trente ans à peine, sabrait encore de verges les dos des paysans. Et, pour encadrer cette psychologie, avec tout ce qu'une longue domination mongole a laissé dans les âmes d'âpre et de froide cruauté, que l'on évoque la désespérante monotonie, la pluvieuse grisaille de la province russe, le vide intellectuel, le néant mora, où la bête asiatique se réveille sous la discipline stariste ou socialiste, empruntée à l'Occident. Mais il faut ajouter: une bête aux nerfs détraqués, à l'imagination malade, facilement sadique, heureuse de réaliser ses cauchemars pour échapper à l'ambiance paludéenne. Gorky: le meilleur témoin pour certifier l'invincible influence des petites villes sur les atavismes tartares et les cerveaux d'al-

cooliques. Le célèbre "Samodourstvo" russe qui peuplait les Kremlins de devins et de fous, qui inspirait à Pierre le Grand de scabreuses parodies liturgiques, encombre les "Tché-ka" de Borgias marxistes.

Devant tous ces gredins, les soviets locaux, les comités exécutifs, les parolotes officielles bégaiant d'effroi et capitulent. Pour simplifier la besogne, dans les tréfonds de la campagne russe, le mécanisme "tchékiste" est réduit souvent à une délégation de la terreur, aux célèbres "Troïkis", trois dictateurs subalternes qui, accompagnés d'une escouade rouge, parcourent les villages coupables, parfois même à un seul bourreau qui circule dans un train hérissé de mitrailleuses, plagiat servile des "expéditions répressives" illustrées, sous l'ancien régime, par Meller-Zakomelsky dans les provinces baltiques. Plagiat servile sans doute, mais pimenté toujours de fantaisies macabres et de lubies d'épileptique. Nommé à la tête d'un de ces raids terroristes, Kedrof, transfuge d'un parti socialiste modéré, se vanta d'avoir réussi à secouer la léthargie du gouvernement de Vologda. Ce fut une espèce de pique-nique révolutionnaire, une partie de plaisir où les souleries alternaient avec les fusillades. Bondé de joyeux drilles, le train s'arrêtait aux gares; des argousins s'éparpillaient à travers la localité, rafflaient le bourgeois et la fête de sang commençait, raffinée, délicate, les femmes obligées d'ordinaire, au milieu de l'hilarité générale, à creuser la tombe de leurs propres maris.

La "gorille lubrique", entrevue par Taine dans l'humanité affranchie de son frein social, a pris possession de la Russie et, dans la joie de détruire, marie l'obscénité à la torture. A Vi-